

ÉLOGE

DE M. DE MAUPERTUIS.

PIERRE-LOUIS MOREAU DE MAUPERTUIS, Chevalier de l'Ordre du Mérite, Président perpétuel de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, l'un des Quarante de l'Académie françoise, & Membre des Académies royales des Sciences de France, d'Angleterre, de Suède & d'Italie, naquit à Saint-Malo le 28 Septembre 1698, de René Moreau, Écuyer, Seigneur de Maupertuis, Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, Député de ladite ville au Conseil de Commerce, & de Jeanne-Eugénie Baudran.

La première éducation du jeune Maupertuis fut domestique; l'amour qu'avoit pour lui madame sa mère, ne lui permit pas de l'éloigner d'elle, & peut-être prit-elle alors par foiblesse un parti très-raisonnable. Il auroit été à craindre qu'un esprit aussi vif & aussi ardent que l'étoit celui de son fils n'eût eu de la peine à se prêter à la marche lente, quoique sûre, de l'éducation des Collèges: son génie exigeoit plutôt d'être suivi que d'être conduit, du moins n'étoit-il susceptible de l'être qu'avec des précautions infinies, qu'il trouva dans les soins d'un Précepteur attentif & habile, qui sut se plier à son caractère; soins desquels M. de Maupertuis a conservé toute sa vie une si constante reconnoissance, que deux mois avant sa mort, il en donna encore des marques à la famille de ce premier guide de ses études.

Le cours de ses humanités étant fini, il fut envoyé à Paris, où il fit sa philosophie sous M. le Blond, célèbre Professeur du Collège de la Marche: ce genre d'étude ne s'accordoit pas aussi bien avec la vivacité de son imagination que les Belles-Lettres; il s'y trouva bien moins à son aise, & n'en remporta qu'une grande quantité d'idées qu'il ne pouvoit pas aisément assortir les unes avec les autres, & dont par là même

260 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

la certitude lui devint fort suspecte : ce fut-là pour lui l'origine du doute philosophique ; on ne se seroit pas sûrement avisé de croire que la vivacité d'esprit, ordinairement si décisive, eût été capable d'y conduire.

Les leçons de philosophie reçurent bientôt un plus terrible échec. Au sortir des études il fallut faire choix d'un état : le génie bouillant de M. de Maupertuis l'entraîna vers la guerre ; & tout ce qu'il put accorder à la tendresse maternelle fut de renoncer à la Marine, à laquelle son inclination le portoit, pour prendre le service de terre ; & il fallut se livrer à tous les exercices nécessaires à cette profession. Un penchant secret lui suggéra d'y joindre l'étude des Mathématiques, alors moins cultivées qu'elles ne le sont à présent, même par la plupart des militaires, auxquels elles peuvent être cependant si utiles, & il en prit des leçons du célèbre M. Guisnée, Membre de cette Académie. Il trouva dans cette étude une satisfaction qu'il n'avoit encore rencontrée dans aucune autre. L'enchaînement nécessaire des vérités mathématiques ôtoit à sa vivacité tout prétexte d'écart : elle lui servoit au contraire d'aiguillon pour parcourir avec rapidité cette nouvelle carrière.

Il entra dans les Mousquetaires en 1718, âgé d'environ vingt ans ; le goût des Mathématiques l'y suivit, il s'y livra avec ardeur, & cette étude favorite remplit les vides du service que son âge & l'usage sembloient presque destiner à des amusemens moins sérieux.

Après avoir servi pendant deux ans dans ce Corps, il obtint l'agrément d'une compagnie de Cavalerie dans le régiment de la Roche-guyon, alors en quartier à Lille en Flandre, où il se rendit & où il séjourna jusqu'à la fin de 1721 : la Géométrie lui fut encore d'une grande ressource contre l'oisiveté ordinaire des garnisons ; & il y avoit fait tant de progrès, qu'à son retour à Paris il fut en état de se lier avec les plus illustres Membres de la république des Lettres : feu M. Fréret, depuis Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres, fut un des premiers qui osa lui conseiller de renoncer à tout pour se livrer à l'étude des Mathématiques,

qui seule pouvoit (ce sont ses propres termes) repaître son ame active & dévorante : il n'eut pas beaucoup de peine à persuader M. de Maupertuis ; la paix qui paroissoit devoir être , & qui a effectivement été d'une très-longue durée , ne lui permettoit plus d'espérer aucune occasion de se signaler dans le métier des armes , & les Géomètres de l'Académie qu'il fréquentoit , achevèrent de le déterminer , en le flattant de trouver dans cette Compagnie des occasions d'être utile & d'acquérir de la gloire. Il se rendit à leurs raisons , & remit sa compagnie de Cavalerie , pour se livrer entièrement aux occupations qui pouvoient lui ouvrir l'entrée de l'Académie , où il obtint en effet , le 11 Décembre 1723 , une place d'Adjoint , qui , moins de deux ans après fut suivie de celle d'Associé.

Des 1726 , il fit voir , par l'application de l'analyse à une question *de maximis & minimis* , que quelquefois le Calcul donnoit plus qu'on ne lui demandoit , & qu'il avertissoit souvent de certaines circonstances qu'on n'auroit point trop soupçonnées , ou qu'au moins on n'auroit devinées que par une espèce de hasard.

L'année suivante fut marquée par un morceau aussi intéressant que celui dont nous venons de parler ; il donna l'examen des lignes produites par le roulement des différens polygones réguliers sur une ligne droite ou sur un polygone semblable. On voit bien que ces lignes doivent être , à l'égard des polygones qui les produisent , ce que la cycloïde & l'épicycloïde sont à l'égard du cercle , puisque ce dernier n'est qu'un polygone régulier d'une infinité de côtés ; aussi M. de Maupertuis leur trouve-t-il à cet égard toutes les mêmes propriétés.

Il joignit à ce Mémoire une nouvelle théorie du développement des courbes par un rayon qui , au lieu de leur être toujours tangent , comme dans le développement ordinaire , leur soit au contraire toujours perpendiculaire , & ce seul changement lui donne une infinité de courbes différentes de toutes celles qu'on connoissoit , toutes engendrées les unes par les autres , & desquelles il détermine les propriétés.

Malgré le vol rapide qu'avoit pris M. de Maupertuis , il

étoit trop éclairé pour ne pas voir qu'il n'étoit pas encore arrivé au but qu'il s'étoit proposé, & trop impatient d'y parvenir pour n'en pas prendre tous les moyens ; dans cette vue il prit le parti de chercher des secours étrangers capables de lui faire parcourir avec plus de rapidité la carrière dans laquelle il s'étoit engagé. Il partit pour Londres & y séjourna quelques mois ; la Société Royale n'eut pas besoin d'un long examen pour souhaiter de se l'acquérir & elle ne le laissa revenir en France qu'après l'avoir mis au nombre des illustres Membres qui la composent.

A peine étoit-il de retour à Paris, qu'il en repartit pour se rendre à Bâle auprès de feu M. Bernoulli. Toute l'Europe littéraire a su la part que les deux frères de ce nom avoient eue à l'invention des nouveaux calculs, qui ont, pour ainsi dire, ouvert aux hommes l'entrée à la haute Géométrie ; l'aîné étoit mort depuis long-temps, mais le cadet vivoit encore, & M. de Maupertuis trouva près de lui le double avantage de contracter l'amitié la plus étroite avec cette respectable famille, & de partager avec elle le précieux héritage des connoissances & des talens qui semblent y être devenus héréditaires.

De retour en sa patrie, M. de Maupertuis offrit à ses compatriotes les richesses littéraires qu'il avoit acquises dans ses voyages, & l'Académie lui donna des marques de son estime & du plaisir qu'elle avoit de le revoir, en le nommant à la place de Pensionnaire-Géomètre, qui venoit de vaquer par la vétérance de feu M. Saurin ; il en prit possession le 24 Juillet 1731. Nos Histoires font foi qu'il a toujours été un des plus laborieux Académiciens, & un de ceux qui aient su le mieux choisir les objets de leur travail : les bornes prescrites à cet Éloge ne nous permettent pas de donner une idée même très-légère de tous ses ouvrages, & nous nous contenterons d'en présenter ici quelques-uns plus considérables que les autres, soit par la nature du sujet, soit par différentes circonstances qui les ont rendus plus intéressans ; car les ouvrages même de science ne sont pas absolument exempts du caprice de la fortune.

Le premier de cette espèce fut la théorie générale de

l'attraction, qu'il donna en 1732 : Newton n'avoit d'abord admis ce principe que comme un fait primitif probablement subordonné à une cause qui lui étoit inconnue, mais qui pouvoit servir, sinon à expliquer, du moins à calculer les mouvemens célestes ; il n'en avoit même développé que ce qui pouvoit concerner le système du monde : M. de Maupertuis va plus loin, & regardant l'attraction comme une qualité essentiellement inhérente à la matière, il discute les différentes loix suivant lesquelles elle doit s'exercer, pour qu'on puisse expliquer par son moyen les phénomènes particuliers, & sur-tout les phénomènes chimiques auxquels la loi de l'attraction en raison inverse du carré des distances, paroît absolument se refuser.

Cet ouvrage fut bientôt suivi d'un autre plus considérable qui parut la même année, sous le titre de *Discours sur les différentes figures des Astres*.

En supposant que la matière qui compose les Astres ait été primitivement fluide & animée d'un mouvement de rotation, & que de plus chaque amas de matière ait eu une tendance ou pesanteur vers un centre, il déduit de ces seules suppositions, non-seulement la figure des Planètes, mais même celle de quelques Étoiles singulières, rend raison des apparitions, des disparitions & des changemens qu'on observe dans quelques-unes, il tire même de cette théorie la formation de l'anneau de Saturne ; on est étonné de voir quel parti M. de Maupertuis fait tirer de l'attraction dans cet Ouvrage, tantôt en faisant varier la loi suivant laquelle elle s'exerce, tantôt en changeant le centre vers lequel elle se porte ; elle devient entre ses mains un véritable Protée, qui prend toutes les formes possibles. Cet Ouvrage est précédé d'une dissertation, dans laquelle il fait un parallèle des sentimens de Descartes & de Newton ; après ce que nous venons de dire il n'est pas difficile de deviner auquel il donne la préférence.

Nous voici insensiblement arrivés à ce qui donna lieu à l'Ouvrage le plus célèbre de M. de Maupertuis.

Il n'étoit question, il y a un siècle, que de mesurer la grandeur de la Terre, personne ne doutoit de son exacte

sphéricité; ce fut dans cette persuasion que l'Académie, occupée de cette importante détermination, se contenta d'abord de la mesure d'un Degré du méridien pris au nord de Paris, & qui fut exécutée par M. l'abbé Picard; on ne fut pas long-temps à soupçonner, par le résultat de quelques observations de la longueur du pendule, que cette longueur n'étoit pas la même dans tous les endroits, & qu'elle paroissoit aller en croissant à mesure qu'on approchoit de l'Équateur; on en eut bientôt trouvé la raison dans la théorie des forces centrifuges, qui, croissant avec le rayon des parallèles, devoit rendre les graves moins pesans sous l'Équateur que par-tout ailleurs; en appliquant cette théorie aux observations, on vit qu'elle donnoit à la Terre une figure aplatie & différente de la sphérique qu'on lui avoit jusqu'alors attribuée; on crut lever le doute en continuant la mesure des Degrés du méridien qui traverse la France depuis Collioure jusqu'à Dunkerque; mais il arriva tout le contraire: M. Cassini, qui en avoit mesuré la plus grande partie, crut y trouver une inégalité en sens contraire à ce que donnoit la théorie des forces centrifuges de M. Huyghens, & celle de la gravitation universelle de M. Newton; d'où il conclut, & peut-être un peu trop vite, que la Terre avoit la figure d'un sphéroïde alongé; car il est vrai que l'inégalité étoit petite & pouvoit très-bien être attribuée aux légères erreurs inséparables des observations les mieux faites; on crut d'ailleurs pouvoir accorder la théorie avec l'observation, & M. de Mairan donna sur ce sujet, en 1720, un Mémoire où, en supposant seulement que l'amas de matière dont la Terre a été primitivement formée ait été d'abord très-alongé, il s'ensuit que l'action de la force centrifuge aura pu diminuer seulement cet alongement sans l'anéantir tout-à-fait, & la question resta pour lors indécise. Le Roi ayant résolu, par l'avis de feu M. Orry, alors Contrôleur général des finances, de faire dresser une Carte de son royaume, sur l'exactitude de laquelle on pût compter, M. Cassini fut encore chargé de cet ouvrage, qu'il commença en 1733 par la mesure du parallèle de Paris; cette mesure pouvoit servir à décider la question; car il est évident

évident que si la Terre étoit un sphéroïde alongé, les degrés du parallèle de 48 degrés devoient être considérablement plus courts que ne le demanderoit la Terre supposée sphérique, & que le contraire devoit arriver si elle avoit la figure d'un sphéroïde aplati.

Différentes circonstances, desquelles nous avons rendu compte dans l'Éloge de M. Cassini même, introduisirent dans cette détermination une erreur qui fit croire le parallèle sensiblement plus petit que ne le demandoit la Terre supposée sphérique, ce qui confirmoit la figure alongée que la mesure des Degrés du méridien en France sembloit avoir donnée à la Terre, & paroïssoit détruire sans retour toute la théorie Newtonienne sur ce sujet : ce fut dans cette circonstance que M. de la Condamine, proposa, d'abord verbalement, d'aller mesurer les Degrés terrestres à Cayenne aux environs de l'Équateur, & qu'ensuite M. Godin & un autre Académicien formèrent le projet de décider sans ambiguïté la question de la figure de la Terre par la mesure de quelques Degrés de l'Équateur & de quelques Degrés du méridien près de l'Équateur, & s'offrirent à l'exécuter.

Une pareille proposition méritoit d'être examinée par l'Académie, elle le fut en effet, & cet examen produisit une grande quantité de bons Ouvrages & d'idées ingénieuses, que différens Académiciens se hâtèrent de lui communiquer. M. de Maupertuis fut de ce nombre; il avoit donné dès 1733 un Mémoire dans lequel il faisoit voir que la mesure d'un seul parallèle est insuffisante pour déterminer les élémens de la courbe dont la révolution engendre le sphéroïde terrestre, quand même on supposeroit cette courbe une ellipse, à moins que le parallèle mesuré ne fût l'Équateur même, ou qu'on ne mesurât deux parallèles à des latitudes très-différentes.

Ce Mémoire fut assez promptement suivi d'un autre, dans lequel en supposant que le globe terrestre soit une ellipsoïde, il trouva un rapport nécessaire entre l'axe, le diamètre de l'équateur & ceux des différens parallèles; en sorte que trois

Hist. 1759.

, L I

de ces grandeurs étant déterminées , elles donnent infailliblement la quatrième.

Il partit de ces principes en 1735 , pour faire voir que l'étendue des 8 degrés , mesurée en France , n'étoit pas suffisante pour décider la question ; que ces mêmes 8 degrés comparés à ceux du méridien près de l'Équateur , en seroient encore trop voisins pour tirer de leur comparaison tout l'avantage possible ; & que pour jouir de cet avantage il falloit aussi mesurer quelques Degrés du méridien le plus près du Pôle qu'on le pourroit , pendant que les Académiciens , déjà partis pour le Pérou , mesureroient les Degrés de ce cercle , voisins de l'Équateur ; & il s'offrit en même temps à exécuter cette mesure avec M.^{rs} Camus , Clairaut & le Monnier , de cette Académie , & M. l'abbé Outhier , Chanoine de l'église de Bayeux , & Correspondant de l'Académie. Cette proposition fut acceptée par l'Académie , & le Roi voulut bien donner ses ordres pour procurer aux Académiciens voyageurs , tous les secours dont ils pourroient avoir besoin.

Pendant que tout s'apprêtoit pour le départ des Académiciens destinés au voyage du Nord , M. de Maupertuis , plein de son objet , donna deux Mémoires relatifs à l'expédition qu'il alloit entreprendre : le premier contient un moyen de déterminer par la mesure d'un arc du méridien , même médiocre , & l'observation de deux étoiles très-proches l'une de l'autre faite aux deux extrémités , & au milieu de cet arc , si la Terre est sphérique ou non , & en quel sens elle s'éloigne de la sphéricité.

Le second est un moyen de déterminer la déclinaison des étoiles , par l'observation du temps qu'elles mettent à parcourir un arc donné ; méthode simple , ingénieuse , & susceptible même , dans certains cas , d'une assez grande précision.

Ce Mémoire fut le dernier que donna M. de Maupertuis avant son départ ; il partit au mois de Juin 1736 pour se rendre en Suède , & de-là dans la Lapponie Suédoise , où se fit l'opération. Nous ne le suivrons point ici dans les fatigues & les dangers d'un climat & d'un pays si différens du nôtre ,

ni dans les horreurs d'un hiver, pendant lequel l'absence presque totale du Soleil, la longueur excessive des nuits, le froid, les neiges, les vents & les tempêtes rendent ces régions en quelque sorte inhabitables; & M. de Maupertuis lui-même fit frémir plus d'une fois ses auditeurs, par le récit intéressant qu'il en fit à son retour en France à l'assemblée publique du 13 Novembre 1737.

Il résulta des observations faites en Lapponie, que le Degré du méridien qui coupoit le Cercle polaire étoit beaucoup plus grand qu'en France, & que par conséquent la Terre avoit la figure d'un sphéroïde aplati; on eût pu à la rigueur assigner les limites de cet aplatissement, en supposant le méridien elliptique; mais la théorie même de M. de Maupertuis enseignoit que pour avoir cette quantité avec plus de certitude, il falloit attendre la mesure du premier Degré de latitude que M.^{rs} Godin, Bouguer & de la Condamine étoient allés mesurer. Il étoit cependant hors de doute que la Terre étoit sensiblement aplatie; ceux qui auroient eu le plus d'intérêt à le nier s'étoient rendus; & un principe si fécond ne pouvoit demeurer oisif entre les mains de M. de Maupertuis.

Le premier usage qu'il en fit fut d'examiner le changement que cette figure devoit produire dans la recherche de la parallaxe de la Lune. En effet, dans le système de la Terre sphérique, toutes les cordes des arcs de grand cercle d'un nombre égal de degrés sont égales, mais dans celui de la Terre sphéroïde elles ne le sont plus; une corde de 10 degrés par exemple, n'est pas égale à une corde de 10 degrés, prise à une latitude différente; il étoit donc question de déterminer cette différence: M. de Maupertuis prit précisément l'inverse de l'idée de M. Manfredi. L'Astronome Italien avoit proposé de faire servir les différences des parallaxes de la Lune, observées à différentes latitudes, à la recherche de la figure de la Terre; le Géomètre François part de la figure de la Terre, déjà déterminée pour fixer les différences qu'elle doit introduire dans les parallaxes, & il examine en passant l'utilité des observations de la longueur du pendule faites à différentes latitudes, pour déterminer les

forces & la direction de la pesanteur aux différens points de la Terre : cet ouvrage parut en 1741.

Il fut suivi en 1742, des élémens de Géographie; M. de Maupertuis n'y traite presque d'aucune des choses qui entrent ordinairement dans les élémens de cette science; mais il applique à la division du globe la découverte qui venoit d'être faite de la véritable figure, il y donne un précis de tout ce qui a été fait pour opérer cette découverte, & il y ajoute une Table des degrés de longitude & de ceux de latitude, fruit d'un long & pénible calcul qu'il épargne à ses lecteurs, en leur en donnant le résultat.

On pourra presque regarder comme une suite de cet ouvrage, un Mémoire qu'il donna cette même année, sur la manière de calculer, suivant la figure réelle de la Terre, la Loxodromie: cette espèce de spirale que décrit sur la surface du globe, un Vaisseau qui coupe tous les méridiens sous un angle constant, moindre que l'angle droit: toutes les Tables qui en avoient été calculées, l'avoient été dans la supposition de la Terre sphérique, & avoient par conséquent besoin d'être renouvelées.

Ce dernier ouvrage devoit peut-être son origine à un nouvel engagement que venoit de prendre M. de Maupertuis; M. le Comte de Maurepas, alors Ministre de la Marine, & de l'Académie, l'honoroit de son estime & de son amitié; il voulut l'engager à tourner ses vues du côté de la Navigation, pour l'y déterminer, il fit ajouter aux autres bienfaits du Roi, dont jouissoit M. de Maupertuis, une pension de trois mille livres, accordée à cette condition; & ce fut par l'examen de la Loxodromie, qu'il commença à s'acquitter de ce devoir.

Ce même engagement lui fit entreprendre un autre ouvrage qui parut en 1743, sous le titre d'*Astronomie nautique*. On y trouve presque tous les problèmes nécessaires au pilotage, & même plusieurs autres relatifs à l'Astronomie proprement dite, présentés & résolus dans une si grande brièveté, qu'à proprement parler tout y est réduit à cinq formules; il est vrai qu'il a fallu pour cela avoir recours à l'analyse la plus

savante, qui se trouve ordinairement bien au-delà de la portée de ceux auxquels cet ouvrage semble destiné.

Ces sortes de raccourcis, s'il m'est permis d'employer ici ce terme, étoient apparemment de son goût; il avoit donné dès 1731, une Ballistique arithmétique ou plutôt algébrique, dans laquelle tout ce qui avoit été dit sur le jet des bombes, se trouve renfermé dans une seule formule. On juge bien qu'il faut être bon Géomètre pour l'y reconnoître, & que ce traité du jet des Bombes, n'est pas à l'usage des Bombardiers; mais enfin tout y étoit contenu, & quand on ne regarderoit cet ouvrage que comme un jeu géométrique; il doit toujours être rare qu'une science entière puisse être réduite à moins de deux pages de calcul. En lisant ces ouvrages de M. de Maupertuis, on est tenté de se rappeler ces prestiges de l'art, où l'adresse de l'ouvrier trouve moyen de renfermer un vêtement entier dans une très-petite boîte ou dans une coquille de noix.

Nous n'avons jusqu'ici considéré M. de Maupertuis que comme Géomètre, c'étoit en effet sa principale étude; mais il ne s'y étoit pas absolument borné; il aimoit l'Histoire Naturelle: on a de lui des recherches & des expériences sur les Salamandres, qu'il dépouille entièrement des qualités redoutables & merveilleuses, dont la crédulité & l'ignorance les avoient revêtues; il en a fait de semblables sur les Scorpions, dont il réduit le venin à sa juste valeur, & fait voir par quelle mécanique l'animal l'introduit dans la plaie; point qui avoit échappé jusqu'alors aux Observateurs: il étoit assez au fait de l'Anatomie & de l'économie animale pour prendre part à tout ce qui se disoit dans l'Académie sur cette matière, on a même de lui une Dissertation sur la génération des animaux, qu'il publia sous le titre de *Vénus physique*; on y trouve des conjectures aussi neuves que hardies, qui depuis ont acquis une grande célébrité; il possédoit non-seulement la théorie mathématique de la Musique, mais encore la pratique de cet art enchanteur, & connoissoit les sources de l'agrément qu'il peut procurer; le premier Mémoire qu'il donna à l'Académie fut sur la forme des instrumens de musique, il fut imprimé en

270 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

1724, & on y reconnoît avec plaisir combien les Arts, même les Arts de goût, peuvent tirer d'avantage des recherches & des travaux d'un habile Physicien.

Les Belles-Lettres, l'Éloquence & même la Poësie ne lui étoient ni inconnues ni indifférentes; on trouve dans ses Ouvrages la relation d'un voyage qu'il fit au fond de la Lapponie, pour y voir un ancien monument de ces peuples, consistant en une inscription dont il donna la figure exacte, mais de laquelle personne n'a jusqu'ici pu déchiffrer les caractères, ni par conséquent donner le sens; ce sera peut-être un jour une des plus importantes découvertes en Littérature: son style étoit net & précis, les finesses de notre Langue lui étoient familières, il possédoit même à tel point ce précieux talent, que l'Académie françoise le jugea digne d'être admis dans le Sanctuaire des Muses, & lui conféra, en 1743, la place que la mort de M. l'abbé de Saint-Pierre venoit d'y laisser vacante.

Revêtu de tous les titres dont son état le rendoit susceptible, honoré des bontés & des bienfaits de son Roi, jouissant de la confiance des Ministres & de l'estime du Public, aimé & recherché de ce qu'il y avoit de plus grand & de plus illustre, il ne tenoit qu'à M. de Maupertuis de jouir dans sa patrie & au milieu des siens du sort le plus heureux; mais il avoit au dedans de lui-même le plus irréconciliable ennemi du bonheur: une imagination trop ardente lui peignoit avec tant de force les objets qu'elle lui présentait, qu'elle lui déroboit en quelque sorte la vue de tous les autres. Ce fut vraisemblablement sous ce point de vue qu'elle lui offrit les invitations, par elles-mêmes séduisantes, d'un grand Roi qui l'appeloit auprès de lui pour lui confier la présidence & la direction d'une célèbre Compagnie littéraire. Il ne fut d'abord question que d'un simple voyage, pendant lequel ayant suivi Sa Majesté prussienne à l'armée, il voulut partager avec Elle les périls & les fatigues de la guerre, & les partagea en effet si bien, qu'il fut fait prisonnier de guerre & conduit à Vienne; sa captivité ne fut ni longue ni dure. L'Empereur & l'Impératrice

Reine ne démentirent point en cette occasion leur façon de penser noble & généreuse : ils ne le retinrent qu'autant de temps qu'il en fallut pour lui donner les marques les plus flatteuses de leur estime, & le renvoyèrent à Berlin comblé de leurs bontés, & pénétré de la plus vive reconnoissance.

De Berlin il revint en France, où il reprit pour quelque temps le travail académique ; il fit même paroître alors, à l'occasion de la Comète de 1742, un petit écrit en forme de lettre, dans lequel sous le voile d'un léger badinage, il présente au lecteur l'état de l'astronomie des Comètes, & tout ce qu'on savoit alors de leur théorie.

L'année suivante le vit repartir pour la Prusse ; il s'arrêta cependant au siège de Fribourg, que faisoit alors M. le Maréchal de Coigny ; il y paya de sa personne, non en Académicien simplement spectateur, mais en Volontaire qui auroit eu à se faire une réputation ou des grâces à mériter ; il en mérita effectivement une : il fut envoyé, par une distinction bien flatteuse, porter au Roi de Prusse la nouvelle de la prise du Château.

Ce fut le dernier acte de patriotisme de M. de Maupertuis ; il s'étoit enfin déterminé à quitter la France & à s'établir en Prusse. La sévérité du ministère que j'ai l'honneur d'exercer en ce moment, ne me laisse pas la liberté d'applaudir à cette démarche ; il eût mieux fait sans doute de continuer à rendre à son Roi & à sa patrie, des services qui y étoient reconnus, honorés & récompensés ; & l'Académie est trop instruite des devoirs d'un sujet envers son Prince, & d'un citoyen envers sa patrie, pour proposer cette conduite comme un modèle à imiter.

Nous devons pourtant ajouter que les offres du Roi de Prusse, toutes séduisantes qu'elles étoient, n'auroient peut-être pas suffi pour déterminer M. de Maupertuis, s'il n'eût pas vu dans son premier voyage à la Cour de Prusse M.^{lle} de Borck, d'une des meilleures & des plus anciennes Maisons de ce royaume. La philosophie qui n'avoit souvent pu défendre son esprit des illusions de son imagination, défendit

272 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

encore plus mal son cœur contre les charmes d'une personne aimable. Il ne connut bientôt plus de bonheur sans elle, & cet intérêt si cher le fit passer par-dessus tout ce qui auroit pu l'arrêter en France. Il se rendit à Berlin où il arrangea tout ce qui pouvoit concerner son mariage, & ne revint à Paris en 1745 que pour obtenir le consentement de son père, remettre ses pensions, & demander la permission de s'établir en Prusse; le Roi voulut bien la lui accorder, & même y joindre un brevet, par lequel il lui conservoit les droits de Regnicole.

Ce fut ainsi que M. de Maupertuis prit congé de sa patrie: il obtint en Prusse tout ce dont on l'avoit flatté; il fut fait Chevalier de l'Ordre du mérite, Président perpétuel de la célèbre Académie des Sciences de Berlin, sur l'administration de laquelle il ne prenoit d'ordre que du Roi, & ses vœux furent accomplis par son mariage avec M.^{lle} de Borck, & par la confiance qu'il obtint de son nouveau Maître. Ce qu'il a fait depuis ne nous appartient plus, & cette partie de son Histoire est confiée à une plume plus éloquente que la mienne.

Nous ne pouvons cependant omettre ici la manière dont il reçut M. de la Lande à Berlin, lorsqu'en 1751 il y fut envoyé à la requisiion, pour y faire des observations correspondantes à celles que faisoit alors M. l'abbé de la Caille au cap de Bonne-espérance, pour déterminer la parallaxe de la Lune; tous les secours & toutes les marques d'amitié qu'il donna à cet Académicien, auquel même il procura l'entrée dans l'Académie de Berlin; il pouvoit avoir le dessein de l'y arrêter pour toujours, heureusement il n'y a pas réussi.

Peut-être s'étonnera-t-on que nous n'ayons fait dans cet Éloge aucune mention de plusieurs morceaux de Métaphysique & de Morale, qui se trouvent dans le recueil des Ouvrages de M. de Maupertuis; mais outre que la plupart n'ont été publiés que depuis son établissement en Prusse, l'Académie, uniquement bornée à l'étude des Mathématiques & de la Physique, dans lesquelles elle ne reconnoît pour ses guides que l'évidence & l'expérience, s'est sagement interdit celle de toute
autre

autre Science, & sur-tout des deux dont nous venons de parler, qui tiennent de trop près à des objets respectables, & dans lesquelles il est si facile de prendre un sophisme pour une démonstration.

Nous ne parlerions pas même de l'Ouvrage de M. de Maupertuis, sur lequel l'Académie pourroit avoir le plus de droit, *du Principe de la moindre action*, qu'il avoit donné à l'Académie dès 1744, & qu'elle a fait paroître dans ses Mémoires de cette même année, si cet Ouvrage n'avoit attiré à son auteur une querelle ou plutôt une guerre littéraire, dans laquelle le roi de Prusse daigna l'aider non-seulement de son autorité, mais encore de sa plume; il est rare sans doute de voir un Souverain défendre devant le Public la cause de son Sujet, mais il l'est peut-être encore plus de voir une même main manier avec le même succès le sceptre, la plume & l'épée: César ne devoit probablement cette réunion de talens qu'aux derniers temps de la République où il avoit vécu Citoyen.

M. de Maupertuis trouvoit en Prusse tout ce qui pouvoit le dédommager d'avoir quitté sa patrie; mais la Providence divine qui destine vraisemblablement le plus grand nombre des hommes à vivre dans le climat où elle les a fait naître, semble aussi leur avoir donné des tempéramens relatifs à ce climat: M. de Maupertuis éprouva bientôt que celui de la Prusse n'étoit nullement analogue à sa complexion; des maux de poitrine & des crachemens de sang qui s'y joignirent en 1747, altérèrent beaucoup sa santé, & il fut obligé de revenir souvent en France, & sur-tout à Saint-Malo, reprendre l'air natal, qui paroissoit effectivement le soulager: ce fut dans le premier de ces voyages qu'il fit en 1749, après la mort de son père, que le Roi voulut bien lui accorder une pension de quatre mille livres; il vouloit par-là récompenser les services qu'il avoit autrefois rendus à sa patrie, & jugeoit apparemment que M. de Maupertuis n'avoit pas cessé d'être François pour habiter en Prusse.

Malgré les secours passagers que ces voyages apportent au

Hist. 1759.

. M m

mal dont il étoit attaqué, ce mal alloit toujours en augmentant : il s'y joignit une telle mélancolie, qu'elle lui rendoit dans quelques momens la vie odieuse : il portoit alors avec une espèce d'impatience ce qu'il appeloit *le fardeau de vivre* ; sa patrie qu'il avoit cru quitter sans regret, lui étoit redevenue chère, ou plutôt ce sentiment qu'il n'avoit pas écouté dans le temps de son départ, se réveilloit chez lui avec violence. Il revint en France en 1756, & passa l'hiver & le printemps à Saint-Malo ; il en partit en 1757 pour aller s'embarquer à Bordeaux & retourner par mer à Hambourg, & de-là à Berlin, mais diverses considérations lui firent prendre la route de terre ; arrivé à Toulouse, il s'y trouva si incommodé, qu'il fut obligé d'y passer l'hiver : la guerre allumée pour lors entre la France & la Prusse, le mettoit dans une étrange situation à l'égard de ses deux patries ; il n'avoit cependant pas lieu d'appréhender qu'on le regardât en France comme suspect, on y étoit trop persuadé de la droiture & de la noblesse de ses sentimens, & il venoit d'en recevoir un témoignage assuré par la distinction que M. le Comte d'Argenson lui avoit obtenue du Roi, en le faisant rétablir comme Pensionnaire vétérane sur la liste de l'Académie, de laquelle il avoit été effacé aussitôt après son départ.

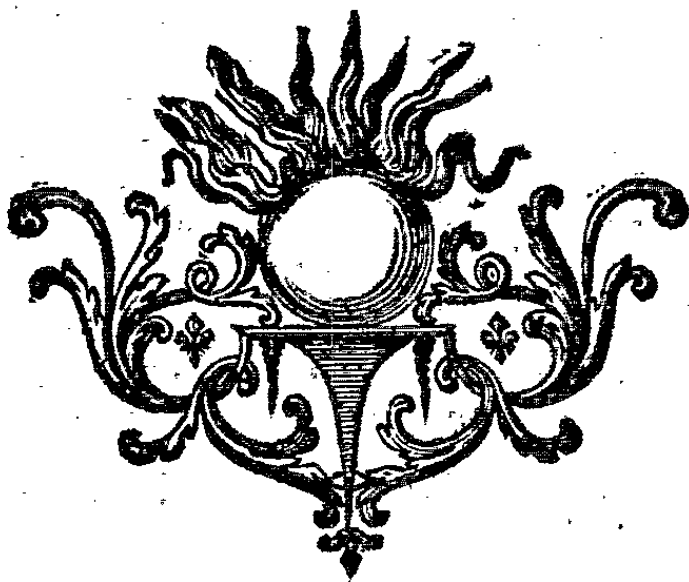
Il partit de Toulouse au mois de Mai 1758, il s'arrêta à Neuf-châtel, dans les États du roi de Prusse ; il s'y trouva très-mal & s'avança jusqu'à Bâle, comptant, après y avoir pris quelque repos, continuer sa route jusqu'à Berlin, mais le sort en avoit autrement ordonné ; son mal s'accrut tellement à Bâle qu'il ne lui fut pas possible de passer outre ; il demeura chez M. Jean Bernoulli, qui lui donna tous les secours qu'il pouvoit attendre d'une véritable amitié ; il crut, au mois d'Avril 1759, être assez soulagé pour continuer sa route, mais la veille du jour fixé pour son départ il tomba évanoui ; ses douleurs, qui s'étoient jetées sur les entrailles, recommencèrent avec plus de violence, & il les souffrit avec une patience dont sa vivacité sembloit le devoir rendre incapable ;

enfin un abcès qui s'étoit formé au côté; perça en dehors, les douleurs cessèrent & on reprit l'espérance; elle ne fut pas longue; il perdit absolument l'appétit & mourut le 27 Juillet 1759, ayant conservé sa raison presque jusqu'au dernier moment, & en ayant fait un digne usage en se préparant à la mort de la façon la plus chrétienne.

M.^{de} de Maupertuis étoit partie de Berlin au premier avis qu'elle avoit eu de la maladie de son époux, une Lettre de M. de Maupertuis même lui avoit fait rebrousser chemin; mais ayant appris le danger où il étoit, elle s'avança à grandes journées jusqu'à Strasbourg, d'où elle envoya un exprès s'informer de son état, pendant qu'elle continuoît sa route; celui-ci le trouva à l'agonie & le vit expirer: M.^{de} de Maupertuis ne put arriver à Bâle que le lendemain pendant qu'on portoit son corps au bourg de Dornac, à deux lieues de Bâle dans le canton de Soleure, pour y être enterré auprès de Baltazar Malo, Ministre de France en Suisse, mort en 1613. Il est plus aisé de se figurer la cruelle situation de cette Dame que de la décrire; le roi de Prusse a tâché de l'adoucir, & a voulu donner à la mémoire de M. de Maupertuis une nouvelle marque de son estime, en accordant à sa veuve la charge de Grande-Maîtresse de la Maison de la Princesse Amélie, qu'elle avoit déjà exercée en l'absence de M. de Maupertuis, par une distinction particulière & contre l'usage ordinaire, qui n'admet, en Prusse, à ce rang que des Dames veuves.

Ce que nous avons dit de M. de Maupertuis a dû peindre son caractère: il étoit d'une vivacité singulière & qui paroïssoit dans tout son maintien; sa conversation étoit, quand il le vouloit, pétillante d'esprit & infiniment amusante; il avoit toujours été pénétré de sa Religion, & il y a persévéré jusqu'à la mort. Dans une Lettre qu'il écrivit peu auparavant à un Académicien de ses amis, il lui mande que, quoiqu'il n'eût jamais rien écrit qu'il ne crût compatible avec la Religion, il se reprochoit cependant beaucoup d'ouvrages, & nous

276 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE, &c.
rapportons d'autant plus volontiers ce défaveu de sa part, qu'il importe à sa gloire, & que nous ne pouvons dissimuler qu'il a effectivement hasardé quelques principes que la droiture de son cœur lui auroit fait certainement rejeter, si le feu de son imagination lui avoit permis d'en apercevoir les dangereuses conséquences.



MÉMOIRES
